

—C'est à merveille ; et maintenant à bientôt. Et, surtout, n'oublie pas que tu porteras une arme redoutable dans la poche de ton pardessus.

René serra la main de son patron et, comme il s'en allait, il le reconduisit jusqu'à la porte.

Cet incident était insignifiant, mais, tout de même il occupa René.

Pourquoi la présence du colonel, celle de Leduc !

Bah ! il ne voulut pas s'y arrêter davantage, ou plutôt il se persuada finalement qu'il allait être question de son mariage avec Gilberte et tout son cœur se fonda à cette pensée.

Or, pendant que René s'abandonnait à l'espoir de revoir, sous quelques heures, la charmante enfant, à laquelle sa vie même était désormais suspendu, Gilberte n'était ni moins émue, ni moins troublée.

Elle attendait, et l'heure s'écoulait bien lentement à son gré.

A un moment pourtant, elle releva la tête.

On venait de frapper à sa porte.

Elle tressaillit.

Si c'était René !

C'était impossible, et pourtant, elle le crut.

Elle alla ouvrir, et aperçut maman Brochon.

XI

DEUX SŒURS

—Vous c'est vous ! madame, dit-elle...entrez, entrez !

—Je ne vous dérange pas ? fit la marchande à la toilette.

—Ne le croyez pas, je suis toujours heureuse de vous voir.

—C'est que j'ai à vous parler.

—A moi !...de René, sans doute !

—Non, d'une autre personne.

—Du colonel.

—Non plus.

—De qui donc alors ?

Madame Brochon avait des allures mystérieuses qui frappèrent Gilberte ; elle la regarda avec plus d'attention et lui trouva un air singulier.

Maman Brochon mit un doigt sur ses lèvres et attira l'enfant près de la fenêtre.

Je crois, dit-elle, que René court un danger très grave.

Gilberte fit un geste d'effroi.

—Oui, reprit la marchande à la toilette et je connais une jeune femme qui seule peut vous indiquer le moyen de la sauver.

—Quoi ! quoi ! achevez.

Maman Brochon s'était tournée vers la pendule qui marquait six heures.

—Eh bien, il faudrait vous rendre à l'instant même auprès d'elle.

—Vous m'accompagnerez ?

—Je ferai ce que vous voudrez.

—Eh bien ! venez, venez, ne perdons pas de temps.

Madame Brochon envoya aussitôt chercher une voiture et les deux femmes partirent pour Saint Mandé.

Oliva allait donc, selon son ardent désir, faire la connaissance de celle qui tenait de si près au cœur de René.

Gilberte pénétra bientôt dans le salon.

Il y avait là autour d'elle un fouillis adorable de bibelots luxueux, une profusion prodigue de tout ce que la fantaisie pouvait inventer, un désordre charmant d'où se dégageait une sorte d'excitation des sens qu'elle ne comprenait pas et qui, à son insu, exerçait sur son esprit une fascination étrange.

Jamais elle n'avait rien vu de pareil.

Et quand son regard, après avoir fait le tour de la chambre, se reportait sur la jeune femme assise près d'elle, son étonnement augmentait encore, mêlé cette fois à une vague et instinctive défiance.

La jeune femme était charmante. Elle était mise avec un

goût exquis ; la robe de cachemire qu'elle portait faisait admirable ressortir toutes les grâces adorables de ses formes ; et quoiqu'elle ne vît pas bien son visage, ce qu'elle en apercevait à travers les pâles ombres qui l'enveloppaient suffisait pour la convaincre qu'elle était jeune et belle.

Il y eut un silence de quelques minutes durant lequel les deux femmes purent s'observer à leur aise. Pendant que Gilberte s'abandonnait à ses réflexions, Oliva, de son côté, poursuivait son examen.

Mais le cours de ses pensées fut tout à coup détourné par un incident inattendu.

En répondant à quelques questions banales, Gilberte venait de dire qu'elle avait une sœur plus âgée qu'elle, qui l'aimait comme un enfant et qui avait disparu...

A ces mots Oliva avait subitement tressailli.

—Quel âge aviez-vous quand vous l'avez perdue ? demanda-t-elle.

—Deux ans, je crois ; je ne sais plus. A cet âge, les souvenirs ne durent pas beaucoup ; ce que je me rappelle seulement c'est que j'ai bien pleuré quand elle nous a quittés ! Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? C'est bien triste de ne rien savoir, n'est-ce pas... mais vous le savez, vous, madame, et vous me le direz ?

Il y eut encore un silence.

Gilberte avait pris sa tête dans ses deux mains, et, muette et grave, elle cherchait à se rappeler.

—Tenez ! reprit-elle peu après, il y a une chose que je veux vous dire. Quand je suis devenue grande et forte, car on grandit tout de même, malgré les mauvais traitements et les privations, — quand donc, j'eus atteint l'âge de douze ou treize ans comme je pensais toujours à ma pauvre sœur disparue, j'ai voulu revoir le petit appartement que nous habitions lorsqu'elle était encore avec nous ; et, un matin, je suis partie toute seule de notre logement et me suis enfoncée dans Belleville.

—C'est donc à Belleville que vous demeuriez dès cette époque ? demanda Oliva en dressant la tête à son tour.

—Sans doute ! répondit Gilberte, ne vous l'avais-je pas dit ?

—Non, continuez.

—Donc, un matin, je m'aventurai toute seule, demandant mon chemin à chaque coin de rue, aux sergents de ville que je rencontrais, et après une bonne heure de promenade, j'arrivai enfin devant la maison que je reconnus tout de suite.

—Quelle rue ? interrogea encore Oliva.

—Ça, par exemple, je ne sais plus...un nom singulier que je n'ai pas retenu...mais la maison, quoique je n'y sois pas retournée depuis, je la vois toujours.

—Elle avait quelque chose de particulier ?

—Non, une maison banale, au contraire. Mais c'est le petit appartement du rez-de-chaussée qui me frappa, parce que c'était là que nous avions habité. Preuve chère habitation, il y avait bien huit ou dix années que je ne l'avais vue ! Mais avec quel attendrissement je me rappelais les belles soirées que j'y avais passées ! Il y avait entre le mur de la rue et la maison, un petit jardinet avec des fleurs vulgaires mais odorantes, une belle vigne qui grimpait le long de la fenêtre, et surtout une tonnelle entourée de vigne vierge et de fleurs de la passion à l'ombre desquelles j'ai bien souvent dormi, bercée entre les genoux de ma sœur. Voyez-vous, ça, on vivrait cent ans, qu'on ne l'oublierait pas ; n'est-ce pas madame ?...

Et Gilberte leva sur Oliva ses deux beaux yeux d'enfant. Mais à ce moment même la parole resta suspendue à ses lèvres, et elle joignit les mains par un geste effaré et suppliant.

—Mon Dieu ! que se passe-t-il ? balbutia-t-elle en se rapprochant vivement de la jeune femme.

Il venait, en effet, de s'opérer chez Oliva une transformation si subite et si inattendue, que sa stupéfaction s'expliquait surabondamment.

Oliva était tout d'un coup devenue pâle, d'une pâleur de morte : elle avait porté ses deux mains à ses lèvres, comme pour étouffer un cri près de lui échapper, et ses yeux pleins